

sité Laval. Sa riche bibliothèque scientifique a été incorporée à celle du Palais Législatif de Québec.

Nous avons fait ailleurs¹ l'étude critique de la *Flore Canadienne* et nous n'y reviendrons pas, sinon pour en rappeler les conclusions : le Provancher de 1862 n'était pas botaniste : il a appris la botanique en cours de route, c'est-à-dire, en écrivant sa *Flore Canadienne*, et cet ouvrage, au lieu de couronner une carrière scientifique ne fait que marquer un début. Rappelons encore que les clefs analytiques sont souvent imparfaites, émaillées de transpositions qui les rendent parfois difficiles à interpréter, que la suite des espèces est incomplète et parfois enchevêtrée. On exagère donc, croyons-nous, en écrivant, comme on l'a fait récemment, que Provancher a manipulé une à une toutes les plantes canadiennes et qu'il en a maîtrisé tous les secrets.

Tout cela n'empêche que la *Flore Canadienne* fut un ouvrage étonnant pour le temps où il parut et que seul un homme taillé comme le curé de Portneuf pouvait mener à bonne fin. Il faut d'ailleurs ne pas oublier que, depuis longtemps, les rois de France n'envoyaient plus sur nos bords leurs «médecins du roi» et leurs «botanistes royaux», et que nul ici ne songeait plus aux sciences naturelles. La botanique américaine naissait péniblement avec Nuttall, Rafinesque, Torrey et Asa Gray. Provancher, absolument isolé, devait travailler au milieu de l'indifférence parfois hostile de ses compatriotes, loin des laboratoires et des bibliothèques techniques. «On ne pourra peut-être jamais se rendre compte, a-t-il écrit lui-même, quelque part dans le *Naturaliste Canadien*, de la somme de courage et de labeur qu'il nous a fallu employer pour nous initier nous-même, seul, isolé, sans ressources matérielles, à ces sciences com-

¹ Fr. MARIE-VICTORIN, *Sciences naturelles au Canada*, Revue Canadienne, nov. 1917, p. 349 et seq.